

PAR MONTS ET RIVIÈRE

Avril 2013, volume 16, no 4



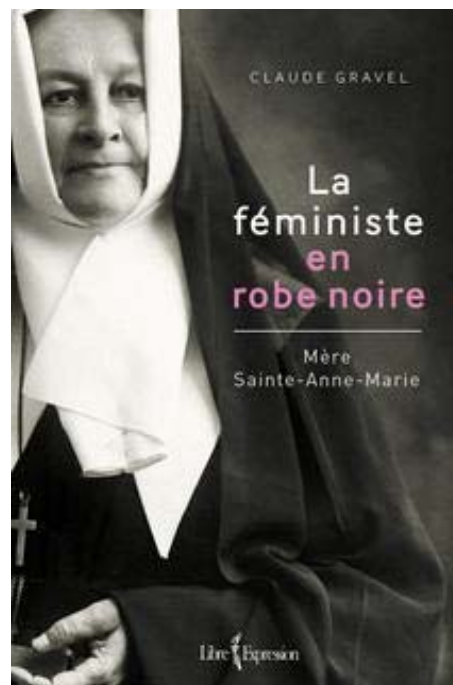
REVUE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE DES QUATRE LIEUX
SAINT-CÉSAIRE, ANGE-GARDIEN, SAINT-PAUL-D'ABBOTSFORD, ROUGEMONT

Sommaire

- 4** Les Quatre Lieux ont vu passer
des patriotes en fuite vers les
États-Unis en 1837 (1)
Par : Oscar Massé
- 12** Gilbert Beaulieu 1938-2013
Par : Gilles Bachand
- 14** Les mariages mixtes au Québec
Par : Gilbert Beaulieu
- 15** Je vous raconte l'histoire de
Reine-Claire Ducharme et
Armand Denicourt
Par : Ann Rémillard
- 16** Généalogie – Armand Denicourt
Par : Lucette Lévesque

Chroniques

Coordonnées de la Société	2
Mot du président	3
Pêle-Mêle en histoire...	
généalogie...patrimoine...	13
Prochaine rencontre	17
Activités de la SHGQL	17
Nouveautés à la bibliothèque	18
Nouvelles publications	18
Commanditaires	19



**Marie-Aveline Bengle
de Saint-Paul-d'Abbotsford**



La Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux a été fondée en 1980. C'est un organisme à but non lucratif, qui a pour mandat de faire connaître et valoriser par des écrits et des conférences, l'histoire et le patrimoine des municipalités suivantes : Saint-Césaire, Saint-Paul-d'Abbotsford, l'Ange-Gardien et Rougemont. Elle conserve des archives historiques et favorise aussi l'entraide mutuelle des membres et la recherche généalogique.

33 ans de présence dans les Quatre Lieux

La Société est membre de :

[La Fédération Histoire Québec](#)

[La Fédération québécoise des sociétés de généalogie](#)

COORDONNÉES DE LA SOCIÉTÉ

Adresse postale : 1291, rang Double Rougemont (Québec) J0L 1M0 Tél. 450-469-2409	Adresse de la Maison de la mémoire des Quatre Lieux : Édifice de la Caisse Populaire 1, rue Codaire Saint-Paul-d'Abbotsford Tél. 450-948-0778	Site Internet : www.quatreliex.qc.ca Courriels : lucettelevesque@sympatico.ca shgql@videotron.ca
---	--	--

Cotisation pour devenir membre : La cotisation couvre la période de janvier à décembre de chaque année. 30,00\$ membre régulier. 40,00\$ pour le couple.	Horaire de la Maison de la mémoire des Quatre Lieux : Mercredi : 13 h 00 à 16 h 30 Samedi : 9 h à 12 h (3 ^{ème} samedi du mois) Semaine : sur rendez-vous. Période estivale : sur rendez-vous.
--	--

La revue *Par Monts et Rivière*, est publiée neuf fois par année.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Toute correspondance concernant cette revue doit être adressée au rédacteur en chef :
Gilles Bachand tél. : 450-379-5016.

La direction laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. Toute reproduction, même partielle des articles et des photos parues dans *Par Monts et Rivière* est interdite sans l'autorisation de l'auteur et du directeur de la revue. Les numéros déjà publiés sont en vente au prix de 2,00\$ chacun.

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et archives nationales du Québec ISSN : 1495-7582

Bibliothèque et archives nationales du Canada

Tirage : 200 exemplaires par mois

© Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux



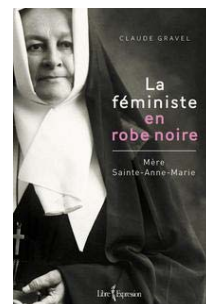
Bonjour vous tous.

Nous vous présentons dans un premier temps le récit romancé de la fuite de certains patriotes vers les États-Unis en 1837. Ceux qui sont décrits dans le récit présent, passent par les Quatre Lieux puis les Cantons de l'Est pour fuir la vallée du Richelieu. Oscar Massé utilise les archives historiques pour l'essentiel, cependant il nous communique d'une façon tout à fait personnelle, les gestes posés par les fuyards. Par contre, il décrit très bien le contexte historique, certains lieux, des villages et des personnages des Cantons de l'Est. Vu la longueur du texte, j'ai divisé ce récit en deux parties. L'épilogue sera dans le prochain numéro de la revue.

Il y a des personnes dans notre histoire québécoise et locale qui accomplissent de très grandes choses pour notre collectivité et malheureusement elles demeurent trop souvent oubliées et dans l'anonymat. Cependant grâce à des biographes comme Claude Gravel, nous pouvons aujourd'hui découvrir l'œuvre de ces êtres humains remarquables. C'est le cas ici, de Marie-Aveline Bengle de Saint-Paul-d'Abbotsford.

«Quelle femme! Si c'était un homme, il y a belle lurette qu'elle serait ministre!»

C'est en ces mots que, en 1909, Athanase David, futur Secrétaire de la province de Québec, décrit mère Sainte-Anne-Marie, une religieuse hors du commun. Née en 1861 à Saint-Paul-d'Abbotsford, Marie-Aveline Bengle devint sœur Sainte-Anne-Marie en 1880, au sein de la Congrégation de Notre-Dame. D'abord enseignante, cette femme forte, disciplinée et fin stratège gravit les échelons du pouvoir avec intelligence et perspicacité. À son décès en mars 1937, elle eut droit à des funérailles aussi grandioses que celles du frère André, décédé deux mois plus tôt. Ces deux bâtisseurs ont connu un destin fort différent. L'un est devenu un saint de l'Église catholique, l'autre fut oubliée. Pourtant, mère Sainte-Anne-Marie se sera battue toute sa vie pour faire progresser l'enseignement supérieur chez les jeunes Québécoises. Elle sera associée aux féministes de son temps, malgré la réprobation populaire. Avec ses nombreuses réalisations, dont la fondation du premier collège classique féminin au Québec, son action permit de préparer la voie à la Révolution tranquille et, sans elle, le destin des Québécoises n'aurait pas été le même.



Vous pouvez vous procurer cette biographie au coût de 40.00\$ à la Maison de la mémoire des Quatre Lieux, lors de notre ouverture le mercredi de chaque semaine. C'est un moyen d'encourager votre Société et aussi de découvrir cette grande dame « **La féministe en robe noire** » qui a vécu toute son enfance à Saint-Paul-d'Abbotsford.

Bon mois et à la prochaine!

Gilles Bachand

Conseil d'administration 2013

Président et archiviste : Gilles Bachand

Vice-président : Jean-Pierre Benoit

Secrétaire-trésorière : Lucette Lévesque

Administrateurs (trices) : Lucien Riendeau, Jeanne Granger-Viens, Michel St-Louis, Madeleine Phaneuf et Cécile Choinière



NOTES HISTORIQUES

Les Quatre Lieux ont vu passer des patriotes en fuite vers les États-Unis en 1837 (1)

1837 Après le rêve, le réveil!

On vivait alors des jours de terreur. Le peuple, dans les transes de l'anxiété, attendait l'heure de la délivrance : la patrie en travail allait enfanter la liberté ! L'oligarchie, cantonnée dans ses derniers retranchements, résistait désespérément aux assauts furieux d'une démocratie jeune et vigoureuse. Mais ceci devait tuer cela ! La constitution de 1792, compromis hybride entre l'intransigeance des tories et l'émoi causé aux whigs par la révolte des treize colonies – révolte dont la métropole gardait un cuisant souvenir – n'était qu'un grossier pastiche du système parlementaire anglais. C'était – l'événement l'a démontré – une insidieuse mesure jetée comme un os au parti populaire qui, au lendemain de l'invasion américaine, réclamait la libre disposition des impôts. Ainsi, l'équilibre entre les divers pouvoirs administratifs – condition rigoureuse – faisait absolument défaut. Le Conseil Législatif, à la nomination de ce qu'on appela le ministère (lisez : le Gouverneur) fut toujours recruté parmi les immigrés et certains Canadiens anglomanes. Quant au corps exécutif, il ne compta jamais ; c'était un simple conseil consultatif dont s'entourait le Gouverneur à seule fin de masquer son autocratie.

Comme on le voit, on donnait d'une main et on reprenait de l'autre. De tout temps, Albion fut dure à la détente ; sans doute sait-elle le prix de ce qu'elle donne et n'entend-elle donner qu'à bon escient. Quoiqu'il en soit, Downing Street, en 1792, n'était pas encore disposé à faire confiance à ses nouveaux sujets en leur abandonnant les rênes de l'administration. On en était encore au stage expérimental du self-government ; aussi, importait-il d'y acheminer prudemment cette race impulsive de Français impatients du joug, de leur doser graduellement la liberté afin qu'ils pussent se l'assimiler sans danger de complications. En diététique comme en politique, on ne doit pas brusquer les changements de régime, crainte d'entraîner des perturbations funestes dans l'organisme.

Comme la colère, le fanatisme est mauvais conseiller : il desservait nos ennemis en réalisant contre eux notre union sacrée. Car c'est un ghetto vraiment providentiel que celui où les préjugés nous tinrent, à cette époque décisive de notre existence, parqués à l'écart de l'ambiance assimilatrice. Cet ostracisme prévint notre anglicisation en nous forçant, pour ainsi dire, à serrer nos rangs, à présenter aux assaillants un front uni, une masse compacte difficile à entamer. Une diplomatie plus clairvoyante, c'est-à-dire moins aveuglée par la haine, eut recours aux blandices du pouvoir pour effriter notre bloc solide. Ces rigueurs se relâchèrent pourtant quelquefois – quand la république voisine, aux prises avec la métropole, envahissait notre territoire. Oh ! alors, on montrait patte de velours, on cherchait à propitier notre clergé, à amadouer le parti canadien en accordant certains privilèges, certaines réformes. Mais une fois passées ces alertes, une fois que l'autocratie sentit ses forces croître et ses griffes pousser, on fut moins circonspect, on jeta bas le masque, on dépouilla toute contrainte. De son côté, le peuple s'était vite acclimaté à l'atmosphère du parlement, il s'était rompu au maniement de la parole et l'on se rendit bientôt compte qu'il prenait son rôle au sérieux.

Cependant, lorsque la lutte s'engagea entre les factions, le peuple s'aperçut que l'arme qu'on lui avait mise entre les mains était chargée à blanc, truquée : la Chambre d'Assemblée délibérait et votait mais c'était, en définitive, l'émissaire de Londres, le Gouverneur, qui détenait le pouvoir.

Incapable de mâter ces frustes «habitants» qui avaient pris goût au régime parlementaire, outré de tant de résistance chez de vulgaires «colonials», Lord Gosford avait pris le parti extrême de violenter la volonté de la Chambre en requérant l'intervention du Parlement impérial. C'est alors que Lord John Russell fit voter, aux Communes anglaises, une série de «résolutions» en vue d'autoriser le gouvernement canadien à passer outre à la «procrastination» de l'Assemblée qui, pour réduire le Conseil Législatif et faire adopter les réformes prônées, refusait de voter les subsides, entre autres la liste civile, au grand ressentiment des bureaucrates consternés de se voir ainsi couper les vivres. Le mécontentement ne fit que s'accroître et l'effervescence populaire se traduisit, chez une race primesautière comme la nôtre, par des excès de langage. On parla de brigandage administratif, on dénonça ces forbans, ces bandits qui crochetaient les coffres publics, on déclara que le temps était venu de faire parler la poudre, etc.

De fait après que les représentants du peuple se furent tus, ce fut la voix mal assurée des vieux mousquets longtemps endormis qui interpréta les imprécations populaires dans cette vallée du Richelieu que, deux fois depuis la Cession, les nôtres avaient conservée à la couronne impériale.

On sait ce qui s'ensuivit...

Bien ou mal avisés – la question n'est pas là – les patriotes de '37 furent des héros, précisément parce qu'ils furent braves jusqu'à la témérité et qu'ils eurent un idéal alors que leurs adversaires eurent un intérêt! Dans le domaine de la pensée et de la morale – et c'est un point de vue intéressant pour des latins – il vaut mieux faire des rêves fous que des calculs mesquins! Fou, le Docteur Chénier le fut qui rêva de ravir ses concitoyens aux griffes du vautour rapace. Ce fou, la reconnaissance populaire a auréolé son front et sa race gardera sa mémoire plus longtemps que le bronze qui décore la Place Viger de notre métropole ne conservera les traits de sa pâle figure.

S'ils eussent réussi, ces fous, ils seraient adulés et portés aux nues comme des libérateurs. L'histoire a de ces courtisanesques complaisances pour le succès. Si Washington eut échoué, si Bolivar n'eut pas osé, ils ne seraient que des félons et des songe-creux. On admire le chêne dont la tête du ciel est voisine; que la tempête l'abatte et chacun met hache en bois! Il y a des historiens qui manquent de la probité la plus élémentaire. Ils osent faire fond des désordres même provoqués par tel système politique dont s'accommode leur mentalité racorni, fruit d'une éducation faussée ou d'un tempérament ingrat, pour préconiser ce système et dénoncer les réformes qu'on tente d'y apporter. Monsieur Josse reste orfèvre! C'est par un procédé analogue qu'on tente de passer l'éponge sur les horreurs de l'ancien régime à la faveur des excès auxquels se porta la réaction.

Colborne est un vieux brûlot,
C'est la faute à Papineau!

L'agneau n'apitoie ces bonnes âmes qu'à la condition de se laisser égorger en bêlant sa plainte dolente. Malheur à lui s'il s'avise de regimber sous les crocs du loup. Il cessera d'être intéressant et Messer Loup aura la considération des bourgeois! Il reste que 1837 marque la fin d'un régime et l'aube d'une ère nouvelle! 1837, c'est la date de naissance de la nation canadienne. Déjà, en effet, s'éveillait chez nous le sentiment national, vague, confus, encore mal défini, mais quand même impérieux et de plus en plus pressant. Déjà s'ébauchait la conscience des destinées ethniques auxquelles nous nous sentions instinctivement appelés. Nous surtout, colons de génie français, nous considérant comme un poste avancé des idéals latins, nous étions déterminés à ne pas mourir, ayant déjà en nous l'intuition de quelque vocation sublime sur cette terre d'Amérique : gesta Dei per Francos!

Les luttes et les vicissitudes dont l'Acte de 1792 fut résultantes avaient marqué l'éclosion du nationalisme canadien 1837 en fut l'explosion. Tout embryonnaire en 1791, ce nationalisme était devenu, en 1837, assez conscient de soi pour être présomptueux.

Les troubles de 1837 eurent leur répercussion dans les Cantons de l'Est, car on s'abuse étrangement si l'on s'imagine que la rébellion ne fut que le paroxysme d'un ressentiment longtemps contenu et provenant d'incompatibilités de vue, d'antipathies de tempérament et de mentalité, de préjugés de races en un mot. Non, le soulèvement de 1837 fut, même dans le Bas-Canada, affaire politique et l'histoire relève, parmi les chefs du mouvement des noms qui ne sont pas français : les deux Nelson, Brown, Kimber, Dillon, Perrigo, O'Callaghan, McNaughton, Anderson, Whitlock, Dewitt, Webster, Davis, Dalton, Baker, Scott, Ward, Dwyer, Newcombe, Davidson, etc.

Si les rebelles se recrutèrent surtout chez ceux qu'on appelait alors tout court les Canadiens, c'est que, en somme, les nôtres étaient les premiers à souffrir des exactions des bureaucrates et c'est aussi qu'on avait ameuté contre nous les immigrés assez peu familiers avec les conditions existantes, à une époque où les préjugés de races et de religions étaient vifs à s'enflammer. Au reste, les colons n'avaient-ils pas tout intérêt à se ménager l'administration dont les faveurs toujours encanaillent l'opinion publique? Une fois la scission opérée entre l'Assemblée de majorité française et le Conseil, où l'élément anglais prédominait, les inimitiés séculaires devaient inévitablement se faire jour. Si Etienne-Pascal Taché s'oubliait, à St-Thomas de Montmagny, jusqu'à frapper un électeur qui interrompait son discours de hurra pour le roi (ceci se passait avant l'avènement de la jeune reine Victoria), d'autre part, le «*Sherbrooke Advocate*» dénonçait l'octroi de 350 louis aux colons canadiens-français de Kingsey, déclarant que c'était là «an impolitic premium on Canadian la «ziness». Aussi, étant donné ces conditions, le patriotisme de '37 devait, chez les nôtres, par la force des choses, tourner fatalement à l'anglophobie, le torysme se parant volontiers du nom de loyalisme.

En 1837, les Cantons de l'Est subissaient le contrecoup de la lutte à mort engagée entre la Chambre d'Assemblée et le Conseil Législatif. Si les manifestations auxquelles on se livra restèrent platoniques, si les revendications populaires ne prirent pas une allure aussi tapageuse et même belliqueuse qu'ailleurs, c'est affaire de milieu et aussi sans doute de tempérament. Il reste que les «loyalistes» et les «résolutionnistes» - pour accentuer la divergence de sentiments, les tories disaient volontiers «royalistes» et «révolutionnistes» - bataillèrent ferme mais toujours sur le terrain constitutionnel.

Aux harangues prononcées à Saint-Charles, à l'assemblée des six comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly, Verchères et l'Acadie, avaient répondu les dénonciations non moins véhémentes de l'assemblée, à Sherbrooke, des six comtés de Sherbrooke, Stanstead, Shefford, Missisquoi, Drummond et Mégantic. Il y eut même ici et là quelque tumulte. Tandis que les Tories saccageaient l'atelier du «*Vindicator*», à Montréal, leurs amis des Cantons noyaient littéralement la voix des revendications populaires, en jetant dans la Rivière-au-brochet – procédé imité du conventionnel Carrier – la presse du «*Missisquoi Post*», feuille radicale de Stanbridge-Est.

Et les «indignations meetings» se multipliaient. À Granby, on faisait circuler des requêtes demandant des armes; à Stanstead Plain, on enrôlait des volontaires. Mais Sherbrooke restait le foyer ardent de l'agitation. Mtre Ebenezer Peck dénonçait comme une pieuvre insatiable la British American Land Co, qui, grâce à ses accointances dans l'oligarchie, venait de s'emparer d'une large part du domaine public. On conspuait les juges qui, d'après la constitution, étaient éligibles au Conseil et on demandait le rappel de l'Acte de Judicature qui avait érigé, en 1823, le district inférieur de Saint-François.

D'autre part, on prostituait la justice en faisant de l'enceinte judiciaire une tribune politique. À la session d'octobre 1837 de la Cour des Sessions Spéciales de la Paix, les juges Bowen, alors Président du Conseil Législatif, Vallières et Fletcher (Fletcher que Silas Dickerson, dans son journal «*The British Colonist*», avait dénoncé comme un «rabid tory», Fletcher dont la Chambre avait recommandé la suspension mais que le Gouverneur avait maintenu dans ses fonctions et qui dû s'enfuir précipitamment pendant la tourmente), dictaient aux Grands Jurés un «presentment» qui vantait le statu quo et disait que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Telle était la complexion politique des Cantons de l'Est en 1837. Le vieil esprit sectaire qui sommeillait dans les cerveaux étroits de ces colons traditionnalistes s'était réveillé et les rancoeurs ataviques se traduisaient par une haine instinctive de tout ce qui de près ou de loin sapait le dogme constitutionnel : *the King can do no wrong!*

Imperceptiblement, le voisinage des États-Unis, lequel suscitait des appréhensions chez les tories et des espérances chez les radicaux, avait exercé, dans ce milieu propice, beaucoup de cette influence que redoutait Lord Selkirk qui, dès 1804, dénonçait la politique aveugle de la bureaucratie massant dans les Cantons de l'Est, en vue de faire échec aux Canadiens, de nombreux renforts de colons de même langue et de même foi que ceux qui habitaient outre-frontière. Des relations sociales et économiques suivies existaient avec nos cousins. Le «*New York Daily Express*», le «*Albany Argus*», le «*North American*», le «*Vermont Sentinel*», etc. comptaient un grand nombre d'abonnés chez nous; les communications étaient beaucoup plus faciles avec les centres limitrophes qu'avec Montréal ou Québec; on faisait volontiers ses études dans les «*States*», - le Brownington Seminary étant très porté chez les gens bien. Qu'elle était désirable, la république américaine, vue de chez nous, en 1837! Peu à peu, le loyalisme des ultras s'était exalté. Des discours on passait aux actes en levant, ici et là, des compagnies de volontaires pour faire face aux éventualités et repousser l'évasion qu'on appréhendait du Vermont où étaient passés les fugitifs de l'Acadie sous Gagnon l'Habitant et l'irréconciliable Docteur Côté.

Sir John Colborne, commandant en chef des troupes de l'Amérique nord-britannique, avait chargé le Colonel Heriot qui se reposait de la campagne de 1812 dans son manoir de Comfort Hall, à Drummondville, d'organiser la défense des Cantons de l'Est. Celui-ci, après s'être concerté avec Paul Holland Knowlton, de Brome, son collègue du Conseil Législatif, avait chargé du recrutement les capitaines Moore, de Sherbrooke, Brady, de Durham, Mathieson, de Melbourne, Cox, de Kingsey, Wetherbee, de Granby, Whitcomb, de Waterloo, etc. Missisquoi et Stanstead surtout, comtés limitrophes qui avaient chacun élu un représentant radical aux élections de 1834 : Ephraim Knight et Marcus Childs, furent l'objet d'une attention toute spéciale. Dans Missisquoi, les compagnies des capitaines Sornberger, Kemp, Baker et Hitchcock comprenaient un effectif de 437 hommes qui faisaient la patrouille à Stanbridge, Saint-Armand, Bedford, et autres points exposés. La surveillance n'était pas moins sévère dans Stanstead où les capitaines Moore, de Sherbrooke, et Kilborn, de Stanstead Plain, avaient aussi enrôlé plusieurs centaines de volontaires. Une cargaison d'armes et de munitions, débarquée à Trois-Rivières par le steamer «*Saint-Georges*», avait été dirigée sur Sherbrooke via Port Saint-François, Shipton, Melbourne, etc. et là distribuée aux différents corps de troupes.

Et maintenant, les réfugiés de Swanton pouvaient venir : ils auraient à qui parler.

Le 2 décembre au matin, de l'an 1837, arrivait à Saint-Césaire, aux petites heures, un groupe de fuyards qui avait mis à profit l'obscurité de la nuit pour franchir, en grande charrette, propriété de M. Joseph-Toussaint Drolet, de Saint-Marc, la distance de Saint-Charles à Saint-Césaire, en passant par la Pointe-Olivier. De ce groupe deux sont anglais, ce qu'on peut distinguer à leur accent. Pour ne pas révéler leur identité, appelons-les Mr Roberts et Mr Thomas. Il y a aussi deux Canadiens que la discrétion nous empêche, pour le moment, de désigner autrement que sous les noms de M. Saint-Georges et M. Simon. Les deux autres sont de condition inférieure et nous ne sommes pas tenus aux mêmes ménagements, car ils ne connaissent pas la politique et ne sont pas compromis. Aussi les appellerons-nous de leurs vrais noms : ce sont Phydime Malo, un serviteur que l'obligeant député de Verchères a commis au service de ses amis, et un guide métis qui doit piloter les fugitifs dans leurs pérégrinations et qui répond au nom de François. Quand nous disons qu'il répond, c'est par façon de parler, car François ne répond nullement, étant sourd-muet de naissance. Et c'est très heureux en l'occurrence car vous avez peut-être remarqué que les sourds-muets sont souvent gens fort discrets. À Saint-Césaire, on se rendit tout droit chez Jean-Baptiste Bousquet, qui cumulait les fonctions assez peu compatibles de lieutenant de milice et chef patriote.

Bien qu'on fût en pays ami, on évitait d'attirer l'attention. Au surplus, il y avait du mécontentement chez nos gens. On murmurait contre les chefs qui, après avoir ameuté le peuple, l'abandonnaient maintenant à la merci de la vengeance et du ressentiment des bureaucrates. On devenait méfiant; les délateurs et les espions levaient le masque. Les perquisitions domiciliaires, les persécutions, les insolences se donnaient libre cours. Aussi, la rage grondait dans les cœurs et beaucoup ajoutaient foi aux accusations que faisaient circuler les bureaucrates que les chefs patriotes étaient des lâcheurs qui s'enfuyaient aux États-Unis avec les fonds. On décida de tenir conseil à la hâte chez Bousquet qui, connaissant bien les alentours, était à même de soustraire les conjurés aux recherches dont ils allaient être l'objet.

Bousquet leur conseilla de passer aux États-Unis, car bien qu'il fallût traverser un territoire inconnu et que les principales issues à la frontière fussent gardées, mieux valait, disait-il, prendre ce moyen que se cacher dans les seigneuries où ils étaient encore moins en sûreté, et où ils compromettraient ceux qui leur donneraient asile. Ce fut, du reste, le sentiment des intéressés eux-mêmes. Toutefois, il serait sage de prendre un itinéraire détourné afin d'éviter les chemins les plus fréquentés, les centres toriens et de dérouter les recherches, dût-on négliger la voie directe pour un trajet plus long, plus pénible, sans doute, mais plus sûr. Aussi, il n'y a pas de doute que le chemin le plus direct pour atteindre la ligne 45^e eût été de se diriger vers Missisquoi en suivant la Yamaska jusqu'à Farnham puis de gagner Stanbridge et de là Saint-Armand. Mais les alentours de la Baie Missisquoi faisaient l'objet d'une étroite surveillance de la part des milices qui appréhendaient un retour offensif des rebelles de L'Acadie qu'on disait à s'organiser à Swanton et à faire des préparatifs d'incursion.

Il valait mieux côtoyer les seigneuries, suivre les townships en bordure, autant que possible, choisir de préférence les endroits colonisés par des Canadiens avec, pour objectif, Stanstead (on disait Saint-Estède) au lieu de Missisquoi. Si l'on réussissait à atteindre la tête du lac Memphrémagog, il serait possible, dans cette région où le sentiment résolu était si prononcé, de se procurer des embarcations pour aborder aux États-Unis. La température s'était jusque-là montrée relativement douce et il n'était guère probable que pour sept ou huit jours, il se formât une glace assez épaisse pour empêcher la traversée du lac en chaloupe.

C'est à cette alternative qu'on se rallia et sans tarder on se mit en route. Une fois arrivé en pays ennemi, quand il faudrait laisser la voiture pour prendre le bois, les fugitifs devaient se donner pour des chasseurs. Ils en avaient pris, autant que possible l'accoutrement. Chaudement vêtus, encore mieux chaussés, ils portaient deux gibecières en bandoulière, une à chaque épaule. Ils se trouvaient ainsi pourvus de provisions de bouche et d'un peu de munitions pour quelques jours. La prochaine station de l'itinéraire qu'on s'était tracée était Saint-Pie, près des Fourches sur la rivière, car pour éviter Granby contre lequel on était en garde, il fallait contourner le mont Yamaska, quitte à procéder ensuite à distance en suivant la ligne de Milton, Roxton, etc.

Les chemins étaient défoncés, les roues s'enlisaient dans la glaise jusqu'aux moyeux et c'est à grand peine que les occupants, cahotés de droite et de gauche, parvenaient à rester dans la voiture. La voirie laissait fort à désirer en 1837; le chemin public, pour peu qu'il fut un bas-fond, servait de dépotoir aux habitants qui y érochaient leurs terres riveraines et accumulaient sur ces cailloux la relevé des fossés. L'eau des pluies délayait cette boue qui dissimulait les roches, les trous et les ornières où les chevaux pataugeaient et boulangeaient comme dans une bouette qui, à la sécheresse de l'été, devenait dure comme pierre mais à surface sinuée, encavée, raboteuse ou pointaient des cailloux. Le chemin de La Barbutte est resté légendaire!

Au lieu de continuer tout droit jusqu'à l'intersection du chemin de Granby, on prit à gauche par le rang des Lemire¹ qu'on suivit jusqu'au trait carré où, en obliquant un peu à droite, on reprenait la route qui contourne la montagne. Il passait midi quand on arriva à Saint-Pie. À cet endroit, il devait y avoir un relais. Phydime Malo devait ramener à Saint-Marc l'équipage mis à la disposition des fugitifs par M. Drolet. Un autre serviteur de ce dernier, Célestin Parent, allait prendre la place de Malo et se tenir à leurs ordres. À Saint-Pie, nos pseudo-chasseurs se rendirent chez Charles Drolet, fils de Toussaint, et patriote non moins ardent que son père.

On s'y attabla et comme on n'avait presque rien mangé depuis la veille, on fit honneur à l'hospitalité du maître de céans. Pendant que nos voyageurs ont dépouillé toute contrainte, que leurs traits se détendent, que leurs physionomies sont au naturel, que, sous la vivifiante chaleur de l'amitié et sans doute, de quelques réconfortantes rasades de jamaïque, la glace du découragement a fondu peu à peu et que le cœur a repris confiance, faisons plus ample connaissance avec les convives tout en respectant leur incognito.

¹ L'auteur se trompe, le nom du rang est Elmire, nom donné en honneur de la fille du seigneur Debartzch.

Disons tout de suite que tous quatre – car nous ne parlons pas de Célestin Parent et du métis François Portneuf - ont le visage rasé. Mr Roberts est un géant qui dépasse six pieds, au torse imposant, aux épaules larges et puissantes. Sa figure, du reste, respire la force et l'énergie. Il y a de l'ardeur et de la résolution dans le regard; il y a aussi de la bienveillance. Ces tempéraments impétueux sont, en somme, les plus généreux. On lui donnerait quarante-cinq ans. Il parle avec feu et sa large poitrine paraît frémir d'indignation. Ça n'est certainement pas le premier venu. Il y a de la distinction dans ses manières et de la culture dans son langage, car il parle un français fort correct.

Quant à Mr Thomas, il est de petite taille, maigre et presque chétif. Il est borgne et paraît blessé à la tête, ce qui ne relève guère sa mine. Nerveux, remuant, impulsif, il est l'homme aux réflexions saugrenues, aux mots piquants et volontiers rosses. Il a le ton badin où perce même la note caustique. À ses fleurs de littérature, il joint de ci de là quelques tiges d'ortie. Mr Thomas parle beaucoup plus facilement l'anglais que le français. S'il a 35 ans, c'est au plus. Les deux autres, MM. Simon et Saint-Georges sont Canadiens mais s'expriment en anglais tant bien que mal. M. Simon a bonne mine malgré une démarche un peu compassée. Il doit être dans la trentaine. Il paraît plutôt sérieux pour son âge et les facéties de Mr Thomas n'ont pas le don de le dérider. On dirait qu'il se dispose à vous signifier... mais chut! Nous avons promis d'être discrets.

Le plus jeune des voyageurs, M. Saint-Georges – imberbe et n'a pas 25 ans – est exubérant de belle humeur et rit de bon cœur aux saillies du fécond Mr Thomas qui, naturellement, est ravi d'un auditeur aussi sympathique à côté des taciturnes Roberts et Simon. Si solennelle que soit la circonstance, le «petit caporal», ainsi que l'appelle Thomas à raison tant de son âge que de sa taille, turlute volontiers quelques couplets de Bérenger ou même chansonne assez cruellement les «chouaguens». Vif, présomptueux, impatient, volontaire, il a les qualités de son âge, bonnes et mauvaises. Il est le type de l'étudiant, non pas du bizut naïf et benêt, mais du maître ès-brimades, crâneur et turbulent à qui on ne le fait plus. Regardez cet œil vif sous ce front massif et vous conviendrez qu'il y a là une intelligence plus qu'ordinaire.

A Saint-Pie, les fugitifs ne courraient guère de danger, de danger immédiat du moins. Ils y comptaient des amis sûrs et dévoués comme Charles Drolet, leur hôte, Barthélémy Dupont, le notaire Paré, François Chicoine, etc., Le curé Larocque, pour les sauver de l'exil, leur offrait sa médiation auprès des autorités. Mais l'heure n'était pas encore venue et les conciliabules qu'on tint ne firent que confirmer la résolution prise à Saint-Césaire de passer la frontière. Après un répit de quelques jours consacrés au repos et aux préparatifs, le parti se remettait en route le mercredi après-midi, 6 décembre.

Nous avons laissé nos gens, hier, à Saint-Pie, dans l'hospitalière demeure de Charles Drolet. Nous les retrouvons, ce jeudi matin, 7 décembre, dans l'auberge de Frank Bean, ainsi que la clientèle persiste à appeler François Lefevre, au Coin de Milton, (selon l'anglicisme en cours) c'est-à-dire à Milton Corners, à la bifurcation des chemins dont l'un gagne le haut du canton et l'autre conduit à Roxton. Nos chasseurs sont arrivés de la veille au soir et se sont mis consciencieusement à parler gibier avec un groupe de flâneurs qui fument la pipe dans la salle, en avant, tout en dégustant un petit verre lorsque l'occasion s'en présente, c'est-à-dire lorsque quelque voyageur régale. Ce groupe se compose surtout de Canadiens et d'Irlandais du voisinage. L'auberge est leur lieu de réunion, le club où l'on échange ses impressions, où l'on reçoit les nouvelles, car la diligence y fait toujours escale. Le samedi soir et le dimanche surtout y vient un nombreux contingent des ouvriers de la scierie des Darrell, à Mawcook, à quelques milles du Coin. Hier soir, ça été un gala. Justement, la diligence de Montréal y a descendu trois ou quatre voyageurs qui ont apporté des nouvelles des troubles et le dernier numéro de la «Gazette». Il paraît que les rebelles ont été écrasés; que le général Brown a été tué, que Saint-Charles et Saint-Denis ont été rasés, etc. Il est vrai que tous ces voyageurs sont Anglais si l'on en excepte une couple qui sont Édouard-Étienne Rodier, député de l'Assomption et Jean-Louis Beaudry, de Montréal, en voyages d'affaires dans les Cantons.

Ces deux derniers n'ont pu se défendre d'un mouvement de surprise en apercevant nos chasseurs mais Mr Roberts leur a jeté un coup d'œil d'intelligence en se grattant la narine de son index gauche. Ce manège toutefois n'a pas échappé aux compagnons de voyage de Rodier et Beaudry pour qui ils n'ont pas l'air de nourrir des sentiments bien vifs d'amitié. Les nouvelles qu'on apporte ont jeté quelque froid sur l'assistance, mais Mr Thomas raconte si bien ses aventures de chasse en haut de Bytown et M. Saint-Georges a une si belle voix et sait tant de chansons qu'on ne s'est guère attardé à parler politique.

Ce matin, à déjeuner à table d'hôte, vive altercation. Les commerçants anglais de Montréal ayant fait quelque allusion assez peu voilée sur la couardise des chefs patriotes, en y entremêlant un à-peu-près de calembour entre «rebel» et «rabble», Mr Thomas a pris la mouche et en dépit de M. Simon qui, pour le faire taire, lui écrasait les pieds sous la table, s'est mis à fustiger avec sarcasme la bureaucratie et ses parasites. Nos deux négociants montréalais se sont levés de table avec une indignation feinte, ont fait venir l'hôtelier et ont protesté avec des gestes et des éclats de voix contre les propos séditieux de ce commensal. Alors maître Bean alias Lefebvre dont c'est la politique de n'en pas faire, a dû installer une petite table à part, à l'autre extrémité de la salle à manger, et nos deux anglo-saxons y ont continué leur repas tout en roulant de gros yeux dans la direction de l'autre groupe et en maugréant entre eux deux des imprécations d'où ressortent en crescendo des «Frenchmen», «traitors», «murderers», etc.

Chez nos chasseurs, on a déploré cette incartade de Thomas. La consigne est de surveiller sa langue, de ne rien dire ou faire qui puisse attirer l'attention sur eux. Sans doute, il faudra essuyer des affronts, des avanies, mais on doit quand même garder un masque impassible. Le salut est à ce prix. «We must eat crow and smack our lips over it», a dit à Thomas M. Roberts qui n'est pourtant pas le stoïcisme personnifié. Le repas fini, laissons nos deux Anglais ronger leur frein dans une petite pièce attenante à la salle à manger. Quelques toriers de Milton leur servent d'auditoire. Dans la grande salle d'entrée, nos chasseurs ont l'air soucieux. Pourtant le groupe des habitués ordinaires s'y trouve presque au complet et leurs regards cherchent le boute-en-train de la veille, l'intarissable M. Saint-Georges. Celui-ci a l'air songeur, ce matin un pli barre son front. Quelque chose l'inquiète, le préoccupe. Il jette un coup d'œil furtif vers la porte du fond. Enfin on le voit s'approcher vers son auditoire de la veille et il leur parle ainsi :

- Mes amis, je suis désolé vraiment d'avoir à vous quitter, mais la journée s'annonce belle et si nous voulons être au lac cet après-midi il est temps de partir. Au reste, nous vous reverrons à notre retour et vous ferons part de notre chasse.
- Chantez-nous quelque chose avant de partir, s'il vous plaît, interrompt l'un d'eux.
- Volontiers, mes amis, mais comme vous n'avez pas d'église ici et que vous n'entendez guère de cantiques, nous chanterons ensemble, si vous le voulez bien, un hymne religieux.

Au même instant, le jeune homme ôtait sa casquette et au milieu des assistants debout, têtes nues et le front pieusement penché, il entonna d'une voix forte mais, à dessein, sans distinctement détailler les paroles, ce cantique qu'avait déjà popularisé dans le diocèse de Montréal le curé Boucher-Belleville de Laprairie : «Nous vous invoquons tous».

A cet air familier, la porte de la chambre où délibéraient nos English s'était ouverte lentement et à la vue de ce groupe recueilli au milieu duquel un jeune homme chantait en battant la mesure ce qu'eux croyaient être le «God save the Queen», ils se tinrent à l'attention, guindés, raides, esquissant le salut militaire. Quand le chant eut pris fin, l'un des deux, le principal offensé du déjeuner, se dirigea vers M. Saint-Georges, lui prit la main, lui donna un vigoureux «shake-hand» avec force protestations de bon vouloir et d'excuses pour les avoir mal jugés, lui et ses amis. Tandis que nos chasseurs reprenaient carniers et gibecières, Thomas, en passant près de Saint-Georges, lui tapa sur l'épaule : «Petit caporal, vous portez dans votre giberne le bâton de maréchal!» Il ne se trompait pas.

Nous avons accompagné en imagination – les données strictement historiques sont plutôt restreintes des fugitifs à partir de Saint-Césaire jusqu'à Milton. C'est maintenant que notre tâche devient ardue car il nous faut reconstituer la suite de leur odyssée et nous n'avons que quelques vagues jalons pour nous repérer. Au reste, comme on le verra, il est d'autant plus difficile de suivre la piste qu'à un moment donné le groupe se disloque, pour ainsi dire, c'est-à-dire que deux de nos personnages rebroussement chemin et que les deux autres bifurquent dans leur hâte d'atteindre au plus tôt la frontière. En quittant l'auberge de Milton, nos chasseurs suivirent un instant la route qui conduit au lac de Roxton. François, le guide métis, à qui on avait désigné, sur une mappe, le lac Memphrémagog comme l'objectif à atteindre, battait la marche, secondé par un chien d'apparence assez peu engageante que Mr Thomas avait baptisé Craig. Célestin Parent portait un paquet ou ballot contenant quelques couvertures de laine pour se garder du froid et des intempéries, la nuit.

Bien qu'on sût s'engager dans un territoire inconnu et même hostile, les esprits étaient sereins et confiants parce que, le corps reposé et l'estomac avitaillé, on était frais et dispos. François ne suivit pas longtemps le chemin du lac. Lorsqu'il eut jugé ne plus être à portée de regard de l'auberge, il obliqua à droite et

s'engagea dans la forêt. L'on enfonça tant qu'on put à l'intérieur afin de se trouver un bon gîte pour y passer la nuit. À cette époque, le jour baisse tôt et l'obscurité ne tarde pas à tomber sur la forêt touffue. On était toutefois à distance respectable de toute habitation et on pouvait sans crainte faire du feu et s'installer pour la nuit, la première nuit passée à la belle étoile. La fatigue aidant, on dormit tant bien que mal, tandis que les guides se relayaient comme sentinelle et alimentaient le feu de combustible abondant.



Siméon Marchessault

Au petit jour, la marche reprit dans la même direction et, après quelques heures, on aboutit à un «settlement». Où était-on? On envoya en reconnaissance le débrouillard M. Saint-Georges qui revint avec la nouvelle qu'on se trouvait à courte distance de Granby. Vraiment, nous allions nous fourrer dans un guêpier, disait Thomas. Jamais je n'aurais cru que nous nous dirisions aussi au sud. Décidément, notre plan ment comme Ananias ou bien la boussole a la berlue. Passe encore que notre guide soit sourd-muet, mais il serait plaisant qu'il fut aveugle. Nous mener à Granby! Moi qui suis borgne, je n'aurais pas fait pis. Granby, en 1837, avait mauvaise réputation chez les patriotes qui considéraient l'endroit comme infecté de torysme. On jugea prudent de retraire en toute hâte pour se diriger plus au nord-est, contourner autant que possible les cantons de Granby et Shefford, les plus à redouter et là surtout où la milice était le plus en éveil.

On marcha dans les bois pendant plusieurs heures et, vers midi, on arriva au bord d'une rivière, la branche nord de la Yamaska qu'il fallait bien franchir au gué, quelque danger que l'on courût. Mr Roberts se hasarda le premier suivi par les métis François et Célestin Parent. C'étaient les trois colosses du groupe. Les trois autres, de moindre taille, restés sur le rivage, voyant que leurs compagnons avaient de l'eau jusqu'aux aisselles, n'osèrent s'y aventurer et remontèrent la rivière sur une certaine distance afin de trouver un endroit plus facilement guéable. Ils finirent par le découvrir et, une fois rendus sur l'autre rive, grelottants, ils remirent leurs vêtements et firent diligence pour rejoindre Roberts et les guides.

Ils n'y purent parvenir. Leurs appels mêmes restèrent sans réponse soit que la distance qui les séparait d'eux fut trop considérable, soit que leurs voix ne portassent pas par défaut de résonnance, accidents de terrain, etc. Ils durent, à la fin, se rendre à l'évidence. Ils se voyaient en pleine forêt, à la merci du hasard, des bêtes fauves, sans provisions, sans guide, sans boussole.

-Continuer dans ces conditions, c'est de la folie, opina Saint-Georges. Nous n'avons qu'à retourner dans les paroisses et attendre les événements.

-Il me semble que nous n'avons pas le choix, appuya M. Simon. Nous avons 99 chances sur 100 de crever de misère. Va pour les seigneuries.

-Et moi, mes amis, dit Thomas, j'aime mieux la rage des loups ou des ours que la haine des bureaucrates. D'ailleurs, avec un peu de chance et quelques jours de marche, nous atteindrons la frontière.

-Allons donc! Et la milice, et la faim, et le froid...

-Et la liberté!

-La liberté, sans doute, mais il faut aller la chercher bien loin et l'entreprise n'est pas réalisable dans l'état où nous sommes.

-Évidemment ça n'est pas l'État de Vermont...

-Mais enfin, Thomas, c'est de la témérité cela, c'est de la démente, ripostait Saint-Georges qui s'échauffait devant tant d'entêtement, réfléchissez, général, raisonnez.

-Je vois, mon ami, que vous avez moins haute opinion de moi que Gosford. Il a estimé, lui, ma tête à cent louis. Quand on a une tête de ce prix-là, M. Saint-Georges, on y tient énormément. Aussi, c'est tout réfléchi et tout raisonné : bonjour!

La détermination était irrévocable de part et d'autre. Mais malgré sa façon enjouée et son ton blagueur, Thomas était ému et son étreinte fut prolongée lorsqu'ils prirent congé. Puisqu'ils cessent d'être nos hôtes, nous pouvons bien vous confier, sans être taxé de délation, que M. Simon n'est autre que Siméon Marchessault et M. Saint-Georges, Georges-Étienne Cartier, le futur Premier Ministre de son pays. Nous n'avons pas non plus à expliquer ici comment tous deux, sans guide, finirent par s'égarer, et que Marchessault fut capturé non loin de Bedford. Nous reverrons Mr Thomas dans la suite de ce récit. Il est du

reste optimiste et débrouillard et quoique sa situation ne soit guère enviable, nous avons confiance qu'avec l'endurance de son âge et les ressources de son esprit inventif, il saura bien se tirer d'affaires.

Allons retrouver Mr Roberts et ses deux guides qui, après avoir traversé la rivière et avoir remis leurs vêtements ont fait diligence tant pour réchauffer leurs membres transis que pour rejoindre leurs compagnons qu'ils croient avoir traversé l'eau en amont. C'est dire que plus ils allaient de l'avant et plus ils s'éloignaient de l'autre groupe car tandis que Roberts se hâtait en suivant la rivière vers l'est, Marchessault et Cartier perdaient un temps précieux à parlementer avec Thomas. Et c'est ce qui explique que les appels de part et d'autre comme les aboiements de Craig restèrent sans réponse.

Lorsqu'il lui fallut enfin se rendre compte que ses amis et lui se trouvaient séparés, Roberts qui était un homme de cœur en conçut un vif chagrin. Cet événement malheureux lui sembla de mauvais présage et il se prit à douter de l'heureuse issue de leur voyage. Il était, lui, l'âme de ce parti; c'est lui surtout qui avait conseillé la fuite et, par un fatal contretemps, il voyait maintenant leurs forces divisées, leur salut compromis. Ce qui ajoutait encore à ses inquiétudes et à ses regrets, c'est qu'il savait ses compagnons abandonnés en pleine solitude, sans guide et sans provisions, alors que lui avait tout. Que penserait-on de lui? Ne l'accuserait-on pas de trahison, de lâcheté, de basse déloyauté envers des compagnons d'infortune, après avoir compromis leur avenir, leur liberté, leur vie dans cette révolte dont il avait été l'un des plus ardents instigateurs?

Et à ces pensées qui le harcelaient, il se dépitait, maugréait contre les deux guides et maudissait le sort adverse. Bien que la marche fût difficile, il brûlait les étapes, espérant ainsi atteindre ceux qu'il croyait en avance d'eux. Cependant, la fatigue commençait à se faire sentir. A la torture morale, à la lassitude physique, la faim ajoutait son aiguillon. Les provisions s'étaient épuisées et, bien que le gibier fût abondant, on évitait de tirer des coups de feu, crainte d'attirer l'attention, car on traversait maintenant un territoire décidément hostile, le canton de Shefford, où la milice du comté avait ses quartiers généraux.

Oscar Massé

Référence : MASSÉ, Oscar. *Massé...Doine*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1930, 124 p.

À suivre le mois prochain pour connaître le nom de ce patriote qui poursuit sa fuite vers les États-Unis.

Gilbert Beaulieu 1938-2013

Nous avons le regret de vous annoncer le décès de Gilbert Beaulieu survenu le 8 février à Farnham. Gilbert a été membre de notre Société durant plusieurs années. Il a collaboré à cette revue en publiant une quinzaine d'articles concernant la généalogie et l'histoire. Durant plusieurs années, il était souvent présent le mercredi et le samedi matin à notre local des Loisirs de Saint-Paul-d'Abbotsford nous prodiguant ses conseils généalogiques. Il a participé à des expositions que nous avons mises en place en fournissant des artefacts précieux. Les membres admiraient sa grande connaissance de la vie de nos ancêtres.

Voici comment il se décrit, dans la présentation du livre qu'il a publié en 2007,



Les histoires d'un quidam sans histoire

«L'auteur est un citoyen bien ordinaire, comme vous et tout le monde ordinaire. L'ainé d'une famille de huit enfants (c'est d'une autre époque), il a eu la chance d'être parmi la dernière génération à «faire le cours classique» avant la réforme du système d'éducation québécois et la venue des polyvalentes et des cégeps. Initié très jeune à la lecture et doué d'une curiosité sans borne, l'écriture lui est apparue naturelle. Journaux étudiants, d'entreprises, de syndicats, journaux de quartiers, journaux communautaires à leur apparition, ont été son lot tout au cours de sa vie. □ Il est passionné d'histoire et de généalogie, ex-enseignant de fait et toujours enseignant de cœur, et ex de toutes sortes de métiers et de positions qui lui ont donné une vision large et profonde de la vie. □



Réviser et rédacteur bénévole pendant plusieurs décennies puis sur une base d'affaires depuis une quinzaine d'années, il projette d'éditer un certain nombre de volumes.

Cet ouvrage est le premier mais non pas le dernier si la vie et les circonstances s'y prêtent.»

Malheureusement Gilbert n'a pas publié d'autres livres, la vie est ainsi faite... Ce grand bénévole a œuvré dans un très grand nombre d'organismes à Farnham et dans le environs : Membre actif du Comité du patrimoine de Farnham, fondateur de la Société d'histoire et de généalogie de Farnham, puis impliqué dans Action Plus Brome-Missisquoi, la Légion royale canadienne de Farnham, la Pastorale sociale de la paroisse Saint-Romuald et trésorier de la Soupe populaire, etc. L'environnement lui tenait aussi à cœur, en relation avec ce domaine, il a donné durant plusieurs années des cours en matière de compostage.

Les Quatre Lieux et la grande région ont perdu en Gilbert, un défenseur acharné du patrimoine et de l'histoire locale et aussi de la généalogie des familles d'ici. Vous trouverez un peu plus loin dans cette revue, un petit texte qu'il m'avait fait parvenir, il y a quelques mois concernant la généalogie. Ce sera son dernier texte pour la revue. Salut Gilbert!

Gilles Bachand

Pêle-Mêle en histoire...généalogie...patrimoine... des suggestions... de Gilles Bachand

Des lectures...et des visites...

Depuis quelques années, la Société a publié plusieurs répertoires des pierres tombales de certains cimetières des Quatre Lieux (4 sur 7) et de la région (1). Nous allons entreprendre de photographier les pierres tombales du cimetière catholique de Saint-Césaire durant la période estivale de cette année. Nous poursuivrons l'année prochaine avec le cimetière catholique de Saint-Paul-d'Abbotsford et le cimetière de l'église United de la même municipalité.



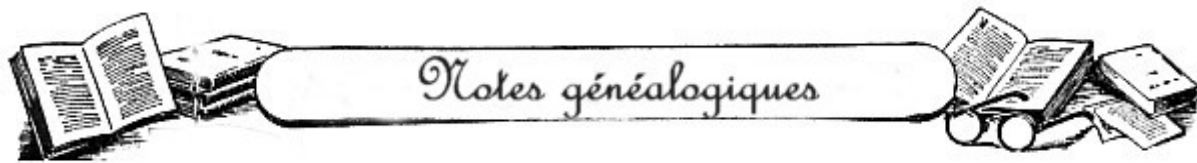
J'aimerais vous signaler qu'il y a 50 cimetières au Québec qui sont protégés à cause de leur valeur patrimoniale. De ce nombre nous en avons 2 situés dans les Quatre Lieux. Les cimetières de l'église anglicane et de l'église United de Saint-Paul-d'Abbotsford. Je vous recommande fortement la lecture d'un magnifique volume touchant les cimetières du Québec.

Jean Simard et François Brault, *Cimetières patrimoine pour les vivants*. Québec, Éditions GID, 2008, 451 pages.

Nos contemporains ont un rapport ambigu avec le cimetière, rapport fait tout à la fois de répulsion et d'attachement. Le cimetière éloigne parce qu'il nous confronte à l'échéance inéluctable. Par ailleurs, il attire du fait qu'il parle des autres, de ceux qui forment désormais l'arrière-garde du groupe : famille, village ou quartier, profession. Qui n'a pas ressenti un jour ce lien en traversant un cimetière? Qui, en s'arrêtant devant le monument aux patriotes de 1837-1838 au cimetière Notre-Dame-des-Neiges de Montréal, n'a pas été interpellé par tous ces jeunes qui ont fait le sacrifice suprême pour leur idéal? Ce livre n'est pas triste. Il a pour sujet les cimetières et non la mort. Il s'intéresse au patrimoine funéraire, porteur de sens pour les vivants. Jean Simard s'est réuni avec onze auteurs et ils ont mis en commun leurs travaux. Quatre grands chapitres sont consacrés à l'histoire, à la géographie, à l'ethnologie, à l'art, à la symbolique, à l'appartenance religieuse et à la typologie des cimetières des villes et des régions du Québec. S'ajoutent dix cahiers thématiques insérés entre les chapitres.

L'ouvrage comprend plus de 300 photographies couleur de François Brault, un grand nombre d'images d'archives, des cartes, des tableaux, des dessins et des extraits littéraires : poèmes romantiques, récits historiques et légendaires. Un régal pour l'œil et une nourriture pour l'esprit.

Gilles Bachand



Les mariages mixtes au Québec

Depuis le décret *Ne Nemere* de 1907 du pape Pie X, le mariage mixte, i.e. entre catholique et protestant ou toute autre religion, oblige la personne non catholique à signer un engagement solennel à élever et faire éduquer leurs enfants dans la foi catholique pour que le mariage soit permis et reconnu, revenant ainsi aux pratiques plus anciennes du Concile de Trente.

Il n'en était pas de même antérieurement, loin de là.

Comme un vieux dicton l'affirme : « L'amour est plus fort que la mort ». On pourrait ajouter qu'il ne connaît pas de frontière culturelle. Ceci s'est avéré vrai suite à la Conquête et l'arrivée de militaires, serviteurs de l'État et nouveaux colons d'origine anglaise en ce territoire qui avait été la Nouvelle-France. La vie étant ce qu'elle est, du compagnonnage, des relations d'affaires et de proximité se sont établies entre les deux populations conduisant inévitablement à des amours considérés mal vus par certains et illicites par d'autres. Heureusement, le décret du pape Benoît XIV sur la « Déclaration bénédictine dite aussi Dispense bénédictine » émis le 4 Nov. 1741 fut mis en application dès 1764. Cette déclaration reconnaissait la validité des mariages mixtes s'ils étaient conformes à la loi civile. Les prêtres catholiques étaient toutefois invités à ne pas publier les bans d'usage. La loi locale reconnaissait les prêtres catholiques et les ministres protestants comme autorisés à célébrer des mariages. Tous mariages célébrés par les uns ou les autres étaient reconnus valides.

Une complication additionnelle était que la loi anglaise (common law) ne reconnaissait pas alors les mariages mixtes célébrés par des prêtres catholiques. Cette loi refusait même l'héritage aux enfants issus de ces unions. Le contexte très particulier de la nouvelle colonie anglaise avec sa prépondérance de catholiques d'origine française donna lieu à plusieurs accommodements. Plusieurs mariages mixtes furent célébrés par des ministres protestants conséquemment aux réticences de certains ecclésiastiques catholiques. Certains mariages autrement introuvables dans les registres catholiques se retrouvent donc dans des registres protestants.

Vu le petit nombre de ministres protestants dans la période couvrant les années 1760 au début du 19^e siècle, ceux-ci étant généralement itinérants dans un grand territoire, il est assez fréquent que l'inscription soit dans des registres répertoriés ailleurs que dans la localité où a eu lieu le mariage. Ceci est particulièrement notable dans les Cantons de l'Est. Tout généalogiste qui a eu l'opportunité de consulter des actes plus ou moins anciens n'a pu que remarquer l'absence fréquente d'informations pertinentes telles que le nom des parents, l'âge, parfois le lieu d'origine de l'un ou l'autre des conjoints. L'obligation de tenir des registres ne sera instaurée en Canada qu'en 1795 et prit plusieurs années avant d'être formalisée à l'exemple des registres catholiques. Ce phénomène est vraisemblablement lié au développement et à la tradition de la common law britannique qui était moins exigeante que la loi française en regard de la tenue de registres.

Les mariages avec des Écossais

Un phénomène culturel particulier aux Écossais attire notre attention.

Une vieille tradition tribale maintenue pendant des siècles et considérée légale permettait à un couple de se déclarer mari et femme devant un témoin ou le shérif sans passer par l'église. Encore mieux en se tenant la main au-dessus d'un cours d'eau quelconque même en l'absence de témoin. Parfois une attestation ou une ratification de mariage pouvait survenir des années plus tard devant notaire, officier civil ou religieux. Le besoin d'une pièce officielle pouvait alors motiver ce recours. Un certain nombre d'actes de mariage peuvent ainsi ne jamais avoir existé.

Gilbert Beaulieu

Je vous raconte l'histoire de Reine-Claire Ducharme et Armand Denicourt

«*Grouiller avant de rouiller*» c'est leur adage favori. En 2002, *La Voix de l'Est* leur a fait un beau reportage.



Reine-Claire et Armand dans la jeune quatre-vingt-dizaine, ont 6 enfants, 17 petits-enfants et 15 arrière-petits-enfants. Reine-Claire est native de Saint-Césaire et Armand est né à Sainte-Brigide. Il est arrivé à Saint-Césaire à l'âge de 7 ans. En ce qui concerne Reine-Claire, elle fait partie d'une famille bien connue dans notre ville la Quincaillerie Ducharme, ça vous dit quelque chose? Reine-Claire a fait ses études au couvent des Sœurs de la Présentation de Marie à Saint-Césaire qu'elle a dû quitter à l'âge de 14 ans pour aider sa mère à la maison. C'est à cette époque que son père lui a enseigné les

rudiments de la tenue de livres, ce qui lui a bien servi plus tard.

Armand, lui a étudié à la petite école du rang de la «Pipeline» à Saint-Césaire. L'édifice existe encore, mais comme résidence privée maintenant. Armand aurait voulu poursuivre ses études plus longtemps, mais il était le plus âgé de la famille et ses parents avaient besoin de son aide sur la ferme. Éventuellement, les deux se sont rencontrés et il faut croire que le match était parfait puisqu'en mai 2012, ils ont fêté 62 ans de mariage.

Armand a travaillé 30 ans sur une terre, au 161 rang Bas-de-la-Rivière Nord, où Reine-Claire et lui ont élevé leurs six enfants. Ils se sont occupés de cette ferme laitière, en plus des poules, des champs de tomates et de tabac. La Coopérative faisait partie de leur vie, car elle achetait leur tabac et à chaque mois de janvier, ils recevaient leur chèque pour leur part comme membre de la coopérative.



Carte postale illustrant la coopérative
© Archives photos de la SHGQL

Les Fermières connaissent bien Reine-Claire, elle y est membre depuis 40 ans. Elle fabrique encore des tapis et des linges de vaisselle sur son beau métier, des produits qu'elle vend à l'exposition annuelle au Centre. Dernièrement, elle a fait don d'un de ses métiers aux Fermières de Saint-Césaire. Reine-Claire a été secrétaire du comité de l'Âge d'Or au tout début de ce mouvement à Saint-Césaire.

Elle y était pour signer les documents d'achat, lorsque le présent Centre communautaire, sis sur la rue Notre-Dame, fut acheté. En 1999, elle a reçu un Certificat Mérite du mouvement de l'Âge d'Or, elle en est très fière. Elle sait jouer du piano et de l'accordéon et si le temps le permet en été, elle s'installe sur son perron et au plaisir de ses voisins et des passants, elle leur offre de belles sérénades d'accordéon.

Armand a travaillé pendant dix ans chez Ducharme & Frère la quincaillerie de Saint-Césaire. Il aime toujours jardiner et s'occuper de l'entretien de la maison. Il a construit une serre chauffée derrière la maison et c'est là que ses boutures de géraniums prennent vie au printemps et décorent leur environnement. Ils ont gagné par deux fois un prix au concours de «Villes – Maisons fleuries». Présentement, il aide un de ses fils sur la ferme. Les vaches et les poules n'y sont plus depuis des années. Elles ont été remplacées par 200 chèvres, dont le lait est vendu à Saint-Damase pour fabriquer du fromage.

Notre Armand ne sait pas s'arrêter. Il s'occupe des funérailles à l'Église, en plus de préparer les décors pour les différentes occasions. Il a reculé dans le temps en me confiant qu'il avait même participé à la construction de notre Centre communautaire. Il trouve le temps de jouer au baseball-poches chaque automne-hiver et à la pétanque derrière l'Hôtel de ville de Saint-Césaire. Il a reçu en 2003, un trophée à Saint-Hyacinthe pour sa participation aux Jeux des Aînés du Québec en baseball-poches, section Richelieu-Yamaska. Il aime faire des randonnées à bicyclette, même s'il en a fait moins aujourd'hui. Les trajets Saint-Césaire-Marieville et Granby-Waterloo étaient autrefois de la «p'tite bière» pour lui.

Ensemble, ils ont beaucoup voyagé, souvent dans des voyages organisés avec de très bons amis. Souvent «tassé comme des sardines» à six dans une voiture et plus souvent des trajets en autobus et en avion. L'Abitibi, le Lac Saint-Jean, la Floride, les Îles-de-la-Madeleine, la Martinique, le Mexique, font partie de leurs itinéraires. On m'a confié que le voyage qu'ils ont le plus apprécié, était celui dans l'Ouest canadien et américain. Ils ont partagé que de beaux souvenirs. Leur vie est toujours bien remplie. Croyez-le ou non, ils reçoivent toute la famille (45 personnes) aux Fêtes à chaque année. Ils aiment beaucoup avoir leur belle famille autour d'eux. Ils semblent avoir trouvé la bonne recette pour bien vieillir ensemble et, en leur présence, on sent la complicité et la tendresse qui passe entre eux.

C'est bien vrai que l'on doit «grouiller avant de rouiller» comme ils le disent si bien.

Ann Rémillard

Généalogie – Armand Denicourt

François		Cécile Gabiau
Pierre-François (François et Cécile Gabiau)	Pointe-aux-Trembles 16 avril 1761	M. Madeleine Monet (Jean-Baptiste et Louise Lebeau)
François (Pierre-François et M. Madeleine Monet)	Chambly 12 septembre 1796	Marie Gaudon (Julien et Rose Janote)
Pierre (François et Marie Gaudon)	Saint-Athanase d'Iberville 12 février 1833	Louise Lefort (Étienne et Louise Gaboriault)
Joseph (Pierre et Louise Lefort)	Sainte-Brigide d'Iberville 26 février 1879	Déliat Audet (Louis et Louise Gareau)

Lucette Lévesque

PROCHAINE RENCONTRE DE LA SHGQL **---À mettre à votre agenda---**

Conférence de M. Jonathan Lemire

Portraits de certains patriotes des Quatre Lieux

Détenteur d'un baccalauréat en histoire de l'Université de Montréal, Jonathan Lemire se spécialise dans l'histoire des rébellions de 1837-1838. Auteur de "Jacques Labrie, Écrits et correspondance" et de "Portraits de patriotes 1837-1838 Œuvres de Jean-Joseph Girouard".

M. Lemire signe depuis 2005 la chronique "Histoire de 1837-1838" dans l'hebdomadaire L'Éveil. Ayant été membre du comité scientifique de révision de l'exposition 1837-1838 Rébellions: Patriotes vs Loyaux au Musée de Pointe-à-Callière, il est impliqué dans le renouvellement des expositions permanentes à la Maison nationale des Patriotes de Saint-Denis-sur-Richelieu et à la Maison de la culture et du patrimoine de Saint-Eustache. M. Lemire a également collaboré à l'élaboration et à la révision de différents ouvrages historiques.

**La conférence aura lieu le 23 avril à 19 h 30 à la Sacristie de l'église d'Ange-Gardien
Bienvenue à tous**

Activités de la SHGQL

17 mars 2013

Nous avons procédé au lancement du *Répertoire des pierres tombales du cimetière catholique de Rougemont 1887-2012* à la sacristie de l'église. Les personnes présentes ont apprécié ce travail de recherche méticuleux de Jean-Luc Malouin et Diane Gaucher. Merci beaucoup à Lucette Lévesque pour la mise en page et Michel St-Louis pour la conception du cédérom.

20 mars 2013

Réunion du conseil d'administration les points suivants étaient à l'ordre du jour : La campagne de financement, le calendrier 2014, les publications à venir, les conférenciers à venir, le projet – croix de chemin.

26 mars 2013

Par une belle journée de printemps, nous étions 35 personnes présentes au dîner de « cabane à sucre ». C'était au-delà de nos espérances! Nous allons donc poursuivre cette belle tradition québécoise l'année prochaine.



Nouveautés à la bibliothèque de la SHGQL

Toutes nos nouvelles acquisitions ou dons sont systématiquement exposés dans le présentoir de nouveautés pour une période d'environ un mois, puis placés sur les rayons de notre bibliothèque.

La recherche peut s'effectuer par l'entremise d'un logiciel informatique.

Don de Lucette Lévesque

LÉVESQUE, Lucette. *Loi du premier ministre Honoré Mercier pour familles de 12 enfants vivants, 8 familles des Quatre Lieux*, Rougemont, 2013, cartable, 65 pages.

Don de Gilles Bachand

CATARINI, Roger. *Napoléon une imposture*, Paris, Michel Lafon, 1998, 525 pages.

HAUSER, Henri et Augustin RENAUDET. *Les débuts de l'âge moderne*, Paris, Presses universitaires de France, collection Peuples et civilisation histoire générale VIII, 1956, 667 pages.

HAUSER, Henri. *La prépondérance espagnole (1559-1660)*, Paris, Presses universitaires de France, collection Peuples et civilisation histoire générale IX, 1948, 592 pages.

MURET, Pierre. *La prépondérance anglaise (1715-1763)*, Paris, Librairie Félix Alcan, collection Peuples et civilisation histoire générale XI, 1937, 651 pages.

SAGNAC, Philippe. *La fin de l'ancien régime et la révolution américaine (1763-1789)*, Paris, Presses universitaires de France, collection Peuples et civilisation histoire générale XII, 1952, 615 pages.

--Nouvelles publications--

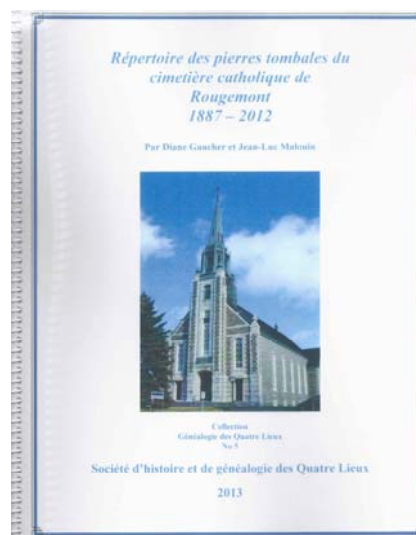
Répertoire des pierres tombales du cimetière catholique de Rougemont

Cédérom

Livre



Versions MAC ou PC = 20.00\$



Livre : 30.00\$

Les deux items 40.00\$

Merci à nos commanditaires

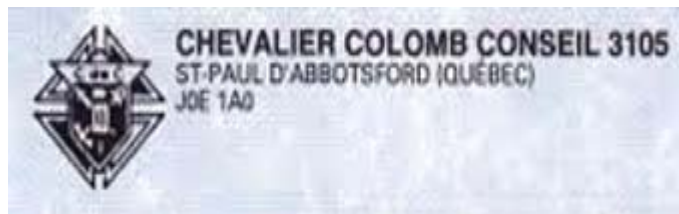
Il y a de la place ici pour votre carte professionnelle
Merci de nous encourager

Caisse Desjardins de Granby-Haute-Yamaska
Caisse Desjardins de Marieville-Rougemont
Caisse Desjardins de Saint-Césaire
La Caisse populaire de l'Ange-Gardien



Desjardins

Coopérer pour créer l'avenir



Agir
pour
Iberville

Marie Bouillé
Députée d'Iberville

Tél : 450 346-1123
Sans frais : 1 866 877-8522
www.MarieBouille.org



**estrie
richelieu**
MUTUELLE D'ASSURANCE AGRICOLE

770, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2Y7

Téléphone: 450-378-0101
1-800-363-8971
Télécopieur: 450-378-5189
ger.qc.ca

RONA Ducharme
Et Frère Inc.
BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION • QUINCAILLERIE

1221, rue Vimy, St-Césaire (Québec) J0L 1T0
Tél. : 450 469-3137 • Fax : 450 469-3653

53, rue Cécile, Saint-Pie (Québec) J0H 1W0
Tél. : 450 772-2472 • Fax : 450 772-5393

Ostiguy & Robert Inc.
DRAINAGE

255, ROUTE 112, ST-CÉSAIRE, QUÉBEC J0L 1T0

Pierre Ostiguy

Bur.: (450) 469-3156
Bur.: 1-800-363-8973
Cell.: (450) 830-9278
Fax: (450) 469-5667

ordrain@xplornet.com
www.ostiguyetrobert.com

Gestion de matières résiduelles

SANI ECO
ENSEMBLE, RÉCUPÉRONS !

Sylvain Gagné

530, rue Édouard
Granby, QC J2G 3Z6
Tél.: 450 777-4977
Cell.: 450 777-9779
Fax: 450 777-8652
sanieco@bellnet.ca



325, Grande Caroline
Rougemont (Québec)
J0L 1M0

Montréal : (514) 878-9675
Rougemont : (450) 469-4935
Fax : (450) 469-4786

www.lmi-caf.com • constant@lmi-caf.com

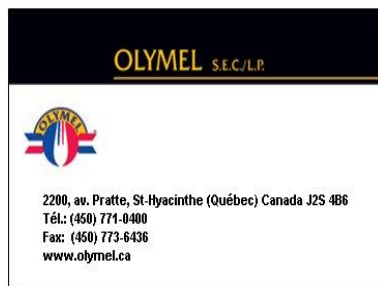


170, 5th Avenue, Rougemont (Québec) Canada J0L 1M0
Tél./tel. : (450) 469-4926/(514) 878-1057
Téléc./fax : (450) 469-1816
Site Internet / Web Site : www.lassonde.com

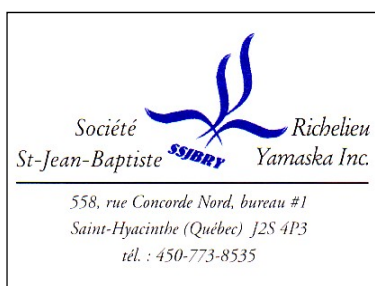


Tél./Tel. : 514 521-1011
Cellulaire/Cellular : 514 592-2727
Sans frais/Toll free : 800 361-8281
Téléc./Fax : 450 641-3471

20, boul. Marie-Victorin Blvd.
Boucherville (Québec) Canada J4B 1V5
crobert@robert.ca www.robert.ca



2200, av. Pratte, St-Hyacinthe (Québec) Canada J2S 4B6
Tél. : (450) 771-0400
Fax : (450) 773-6436
www.olymel.ca



558, rue Concorde Nord, bureau #1
Saint-Hyacinthe (Québec) J2S 4P3
tél. : 450-773-8535



20, Rue de la Citadelle, Saint-Paul D'Abbotsford, QC, J0E 1A0
www.chaletdelerable.com



Martine Lussier
Directrice générale
tfl@videotron.ca

76, chemin Marieville
Rougemont (Québec)
Canada J0L 1M0

Tél. : (450) 469-2523
Watt : (800) 363-1076
Fax : (450) 469-5307

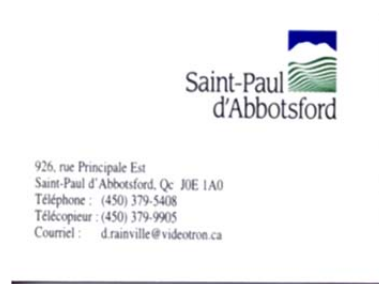


Hôtel de ville
Municipalité d'Ange-Gardien
248, rue Saint-Joseph
Ange-Gardien Qc
J0E 1E0

Tél. (450) 293-7575
Fax : (450) 293-6635



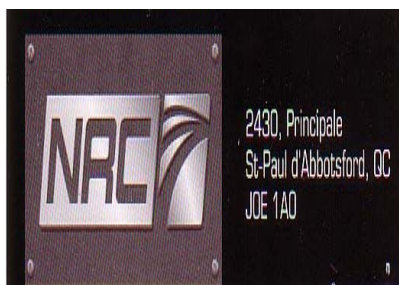
1111, avenue Saint-Paul
Saint-Césaire (Québec) J0L 1T0
Téléphone : 450 469 3108 poste 229
Télécopieur : 450 469 5275
cynthia.bosse@bellnet.ca
www.ville.saint-cesaire.qc.ca



926, rue Principale Est
Saint-Paul d'Abbotsford, Qc J0E 1A0
Téléphone : (450) 379-5408
Télécopieur : (450) 379-9905
Courriel : d.rainville@videotron.ca



Municipalité
de Rougemont
61, chemin de Moreville
Rougemont (Québec) J0L 1M0
Téléphone : (450) 469-3790
Télécopieur : (450) 469-0309



2430, Principale
St-Paul d'Abbotsford, QC
J0E 1A0



526, rang Séraphine
Ange-Gardien J0E 1E0
info@excavationfrancoisrobert.com
www.excavationfrancoisrobert.com
Rég. #8004-6030-10

✓ Résidentiel
✓ Industriel
✓ Commercial
✓ Agricole
✓ Installation
septique